

92
Em 1m

THE GENERAL THEOLOGICAL
SEMINARY LIBRARY

CHELSEA SQUARE, NEW YORK 11, N. Y.



Dean Hoffman Fund

Érasme et l'Italie

par

PIERRE DE NOLHAC

de l'Académie française



Les Cahiers de Paris

Première série. 1925. Cahier III.

ÉRASME ET L'ITALIE

LES CAHIERS DE PARIS
dirigés par Claude Aveline et Joseph Place.
PREMIÈRE SÉRIE, 1925. CAHIER III.

LE TIRAGE DE CHAQUE CAHIER EST LIMITÉ
A 1500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR :
50 EXEMPLAIRES, N^{os} 1 A 50, SUR VERGÉ
D'ARCHES ; 1425 EXEMPLAIRES, N^{os} 51 A 1475,
SUR VÉLIN D'ALFA DES PAPETERIES LAFUMA ;
25 EXEMPLAIRES, N^{os} 1476 A 1500, SUR PAPIER
DE MADAGASCAR (CES DERNIERS SOUSCRITS
PAR LES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET LES
BIBLIOPHILES DU PALAIS).

EXEMPLAIRE N^o 1222

PIERRE DE NOLHAC

1859-

de l'Académie française

ÉRASME ET L'ITALIE

Erasmus, Desiderius, d. 1536.



LES CAHIERS DE PARIS

11, rue du Départ (14°)

PARIS

1925

.....

.....

.....

92

Erlin

78273

Tous droits réservés.

Copyright by Pierre de Nolhac.

1925

UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000 W. 57th St.

Il y a des livres qu'on projette toute sa vie et qu'on n'écrit jamais. Parmi ceux que le temps perdu auprès de Madame de Pompadour et de Marie-Antoinette m'aura empêché de publier, je regrette cet Érasme en France qui eût conté les liaisons du grand humaniste avec les hommes de notre pays. Je rêvais d'y montrer quelle influence eut sur notre génie celui qui fut le vrai maître de Rabelais et participa, par ses Adages et ses Colloques, à l'éducation de Ronsard et de Montaigne.

Je n'aurais pas eu moins de plaisir à colliger une Centuria selecta Desiderii Erasmi Roterodami epistolarum ad Italos et Gallos illustres et à l'imprimer dans une ville aimée d'Érasme, avec un titre ainsi conçu : Lutetiae Parisiorum collegit et adnotationibus non-

nullis instruxit Petrus de Nobiliaco Arvernus.

Un tel choix, fait avec discernement et muni d'une préface abondante, eût conféré à mon nom latinisé cette immortalité des références bibliographiques, la mieux assurée de toutes, que nos œuvres en langue vulgaire ne promettent point avec la même certitude.

Quelque membre de l'Association Budé ne pourrait-il reprendre un tel dessein? Érasme épistolier trouverait des lecteurs. Osons dire, une bonne fois, que l'enseignement des humanités gagnerait en agrément et en utilité à joindre aux textes antiques les meilleurs morceaux de cette langue colorée et vivante, qui fut celle de l'humanisme de la Renaissance. On stimulerait la curiosité des étudiants et des maîtres par ces beaux textes, où le latin ne perd rien de ses vertus pédagogiques pour avoir rajeuni son vocabulaire et s'être mis au service de pensées modernes. On ouvrirait, en même temps, des vues sur ce grand mouvement spirituel d'où nos récentes littératures nationales sont issues.

Dans un trésor si neuf, la poésie ne le céderait guère à la prose. Notre Muret des Juveni-

lia, notre Michel de l'Hospital ne sont-ils pas dignes de leurs amis de la Pléiade, qui, malgré la diversité des langages, les tinrent pour leurs émules ? Je n'ai cessé, pour ma part, dès que je les ai connus, de préférer la lecture de Pétrarque ou d'Érasme à celle de Cicéron, et de demander à de bons humanistes, nés chrétiens et français, une introduction auprès des Anciens, nos communs maîtres.

L'essai qu'on va lire, et qui respire ces idées sans les exprimer, fut écrit par un jeune érudit, pour compléter un travail paru sous ce titre : *Érasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Érasme* (Paris, Klincksieck, 1888 ; 2^e édition, 1898). Ce livre, souvent cité par les modernes critiques d'Érasme, réunissait par centaines les mentions et allusions se rapportant à un voyage plus célèbre que connu, et ce groupement permettait un récit presque sans lacunes. Il eut des lecteurs en Italie et dans les pays érasmiens : Van der Haegen, de Gand ; Sieber, de Bâle ; J.-B. Kan, de Rotterdam, le discutèrent avec bienveil-

lance. Chez nous, M. Renan et l'abbé Duchesne l'honorèrent de leur intérêt ; plus tard, P. S. Allen, A. Renaudet et d'autres l'ont utilisé. L'auteur peut donc avouer sa prédilection pour ce petit ouvrage, qui lui fit faire, à son grand profit, le tour des grands in-folio de l'édition de Leyde.

Il revenait alors d'Italie, encore dans l'ivresse intellectuelle d'un séjour où les bibliothèques avaient tenu autant de place que les musées, où l'unité du génie latin s'était révélée à lui par l'entretien des savants et l'amitié des jeunes hommes. Cet enseignement et cet accueil furent-ils transposés involontairement au temps d'Érasme dans les pages que prit Brunetière pour la Revue des Deux Mondes ? En les relisant aujourd'hui, je ne serais pas éloigné de le penser. Mais en retoucher quelque tableau, ou les récrire d'un style plus sûr, leur ôterait l'attrait de la sincérité.

La jeunesse s'y marque aussi par la façon audacieuse dont les problèmes graves sont abordés. Cette façon, du moins, parut telle à certaines gens. On s'en choquerait peu de nos jours. J'ai même acquis des raisons nou-

velles de montrer dans Érasme un catholique et un assez bon fidèle. N'oublions pas que cet esprit si libre avait posé lui-même des bornes à sa liberté. J'essayais déjà d'expliquer comment et sous quelles influences. J'insistais surtout sur la nécessité de disjoindre complètement les deux notions de Renaissance et de Réforme. L'idée en était moins familière qu'aujourd'hui, où l'on commence à voir plus clair dans ce difficile chapitre de l'histoire des esprits.

Paris, mars 1925.

O mon vieux maître Érasme, incomparable ami !
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille,
Et je goûte, évoquant ta sagesse subtile,
Ce latin généreux sur la page endormi.

A ta voix l'hypocrite et le sot ont frémi
Et, tandis qu'à ton seuil grondait leur foule hostile,
La plume fut ton arme, ô maître ! et ton beau style
A laissé sa blessure au flanc de l'ennemi.

Tu quittais à regret les livres et les Muses ;
Mais, pour cingler le vice et démasquer les ruses,
Ton ironique fouet savait siffler dans l'air.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler et le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.

Érasme est l'homme de la Renaissance. S'il faut choisir un nom pour caractériser cette période glorieuse, le sien vient le premier à l'esprit. Dans la révolution morale qui secoua l'Europe du Nord engourdie par la scolastique, pour la ramener au mouvement et à la vie, nul n'a dépensé plus de forces, ni utilisé plus de talent. Nul aussi, parmi les travailleurs à l'œuvre commune, ne mérite d'être étudié avec plus de sympathie. Cette étude, il est vrai, est fort délicate. La grande figure d'Érasme participe trop à l'extrême complexité de son époque. Il est difficile de bien connaître les hommes d'une activité aussi multiple, d'une vie aussi mêlée à leur temps. On les apprécie souvent d'après des témoignages sans contrôle ;

on les condamne en bloc sur certains défauts saillants, ou on les glorifie pour ce qu'ils ne furent pas. Mais l'érudit qui les cherche sincèrement dans leurs livres et prend la peine de les replacer dans leur milieu découvre en ces âmes singulières tant de côtés inattendus, qu'il aime mieux laisser à d'autres le soin de les juger et les goûter que les définir.

Cet aveu encourage à des recherches nouvelles sur un sujet toujours obscur par quelque point. Le hasard nous a servi en nous faisant retrouver, à la bibliothèque du Vatican, un certain nombre de lettres inédites de ce grand homme. Plusieurs de ces lettres se rapportent précisément à un des moments les moins connus de sa carrière : à son voyage en Italie. Elles ont quelque valeur de document par les points de biographie qu'elles permettent de fixer avec certitude ; elles ont paru en avoir aussi par les observations qu'elles invitent à grouper. La place que tient l'Italie dans la vie d'Érasme, dans le développement de son caractère d'humaniste, et même dans la formation de ses

opinions religieuses, n'a pas été, croyons-nous, indiquée comme elle le mérite. C'est un point de vue qu'on a laissé dans l'ombre, et le portrait du philosophe gagnera peut-être quelques traits à celui du voyageur.

I

On peut croire que l'Italie exerça sur Érasme une influence profonde et durable, quand on songe à quelle époque il l'a visitée et à la durée de son séjour. Il y a vécu près de trois années, de 1506 à 1509, et dans un moment décisif pour les destinées de la Renaissance. Ses liaisons y furent très nombreuses et ses études très variées. Beatus Rhenanus nous dit bien qu' « il apporta dans ce pays la science que les autres y venaient chercher » ; mais c'est là une exagération de biographe, et il est permis de douter de ces jugements portés après coup, où l'amour de l'antithèse entre sans doute pour quelque chose.

Érasme avait près de quarante ans quand il franchit les Alpes, et il semble, à regarder

son histoire, que ce voyage appartienne encore à sa jeunesse, du moins à cette période de préparation intellectuelle qui se prolongeait si longtemps chez les hommes d'autrefois. A peine sorti du couvent, où on l'avait enfermé malgré lui, le jeune Hollandais avait couru le monde, cherchant à satisfaire son immense besoin d'étude et à réparer, dans les universités et chez les maîtres, une éducation mal commencée. Il avait appris tout seul le grec, dont il sentait la nécessité pour mieux pénétrer l'Écriture sainte, et qui était encore presque entièrement ignoré dans les pays transalpins. Il avait eu ses premières escarmouches avec les moines et les théologiens de l'école régnante, qui avaient été les tyrans de sa jeunesse, et qui restèrent les adversaires de toute sa vie. Il avait séjourné à Louvain, à Paris, à Orléans, à Londres, dans les principaux centres intellectuels du temps, et s'était lié partout avec les savants. Cependant, si nous examinons l'œuvre imprimée d'Érasme à cette date, nous trouvons qu'elle n'est encore ni considérable ni populaire. Il a fait

quelques traductions, quelques livres d'éducation, quelques commentaires sur saint Jérôme ; son nom est connu d'un cercle d'amis ; il excite déjà, dans certains milieux, ces colères et ces haines dont la violence fera une part de sa gloire ; mais il n'a pu trouver, pendant sa vie nomade et souvent difficile, ni le loisir des grands travaux d'érudition qui éblouiront son siècle, ni l'inspiration des satires qui charmeront la postérité.

A son retour d'Italie, il en va tout autrement. Érasme de Rotterdam n'est plus le même personnage : son recueil des *Adages* est aux mains de tous les gens instruits ; il compose *l'Éloge de la folie* ; il publie cette série de *Colloques* et de traités latins, qui vont achever de gagner l'Europe à l'esprit de la Renaissance ; il entreprend enfin cette prodigieuse correspondance internationale, à la fois littéraire, politique et religieuse, dont on ne peut rapprocher que deux correspondances analogues, en des temps fort différents : celle de Pétrarque, avant lui, et, après lui, celle de Voltaire. Comme ces deux grands hommes, il devient le roi intellectuel

de son époque, consulté par tout ce qui pense, écouté par tout ce qui réfléchit ; son public se forme autour de lui : son rôle d'éducateur des princes et des peuples va commencer. Aussi les trois années dont on peut résumer l'histoire sont-elles importantes dans sa vie. Ce voyage d'Italie, que nous rattachons à sa jeunesse, en marque nettement la fin, et l'on doit conclure que la formation du grand humaniste du Nord s'achève dans la patrie de l'humanisme.

Paris avait été, au ^{xiii}^e siècle, le grand foyer de la science en Europe ; au ^{xv}^e, l'Italie avait repris ce rôle, et ses universités, surtout Bologne et Padoue, appelaient la jeunesse de tous les coins du monde. La France elle-même commençait à y envoyer ses étudiants, et, pendant tout le ^{xvi}^e siècle, nos prélats, nos magistrats, nos érudits tinrent à honneur de prendre leurs grades dans les écoles de la péninsule. Telle était aussi l'intention d'Érasme, quand il partit pour l'Italie. Il n'était point encore docteur en théologie et, bien qu'il dédaignât les titres offi-

ciels, « le vrai docteur étant celui qui montre sa science par ses livres », il voulait sacrifier au préjugé du temps et mériter comme les autres d'être appelé *magister noster*. Une autre raison l'attirait plus vivement encore : il désirait se perfectionner dans la langue grecque, dont les bons maîtres n'avaient pas encore passé les Alpes.

Depuis sa jeunesse, il rêvait ce voyage. Trois fois il avait dû partir ; le manque d'argent l'avait toujours arrêté. En 1506 seulement, l'occasion se présenta. Il vivait à Londres, au milieu d'une société de gens instruits dont Holbein a fait plus tard les portraits ; il comptait parmi ses meilleurs amis un homme qui a marqué sa place au premier rang des grands esprits du siècle, Thomas More. Un médecin du roi Henri VII, Génois fixé en Angleterre, voulant envoyer ses deux fils achever leur éducation dans son pays, offrit à Érasme de les accompagner pour diriger leurs études. Il accepta avec empressement, et le voilà mettant ordre à ses affaires et faisant ses préparatifs de départ. Un tel voyage alors était chose grave :

ses amis s'en effrayèrent et essayèrent de l'en dissuader ; ils craignaient qu'il ne revînt pas : « Si pourtant nous le revoyons, écrivaient-ils, ce sera avec un beau titre et une belle gloire ! »

Érasme arriva à Paris au milieu du mois de juin. La traversée de la Manche, qui fut mauvaise, avait duré quatre jours. Il se reposa parmi des amis qu'il aimait particulièrement et dont plusieurs étaient pour lui de vieux condisciples ; un d'eux est célèbre : c'est le restaurateur des lettres grecques en France, Guillaume Budé. Le voyageur s'arrêta quelques jours à Orléans, puis à Lyon, où les personnages doctes de la ville le reçurent honorablement. Les savants ne faisaient pas alors l'unique attrait de Lyon, si nous en croyons un joli *colloque* : les auberges étaient confortables et les servantes tout à fait accortes ; Érasme insiste fort sur ces souvenirs de voyage. Il traversa les Alpes, au mois d'août, avec ses jeunes compagnons, composant des odes latines au pas de son cheval, dans les cols couverts de neige : « Je commence, disait-il, à sentir

les soucis de l'âge. Je n'ai pas encore quarante ans et déjà, ô mon ami, mes cheveux sont clairsemés, mon menton grisonne, mon temps printanier est fini. Tandis que je mêle aux travaux sacrés les travaux profanes, le grec au latin, tandis que je prends plaisir à gravir les Alpes neigeuses, à me faire aimer des uns, admirer des autres, voici que furtivement la vieillesse s'est glissée vers moi, et je m'étonne d'en apercevoir les premiers signes. » Évidemment, Érasme parle ici comme font les poètes quand la vieillesse n'est point trop prochaine.

A peine descendu en Piémont, il se fait recevoir docteur à l'université de Turin. Il est séduit par l'amabilité des habitants de la ville, et l'on voit que le charme de l'Italie commence à agir, dès son arrivée, sur cet homme du Nord. Mais il ne séjourne pas longtemps à Turin, ayant décidé de passer l'année scolaire à Bologne. En traversant la Lombardie, il visite la chartreuse de Pavie, dont la construction et l'embellissement ont été l'œuvre favorite des Visconti et des Sforza. La façade de l'église, cette merveille du décor

architectural, est alors à peu près terminée. Érasme parle quelque part du monument, mais ce n'est pas l'admiration qui l'emporte dans sa mémoire : « Quand je suis allé dans le Milanais, dit-il, j'ai vu un monastère de chartreux, non loin de Pavie ; il y a une église qui, au dedans et au dehors, et du haut en bas, est entièrement construite de marbre blanc ; tout ce qu'elle contient ou à peu près, autels, colonnes, tombeaux, est aussi de marbre. A quoi bon tant de dépenses pour faire chanter dans un temple de marbre quelques moines solitaires ? Pour eux-mêmes, cette richesse est un ennui, car ils sont importunés par une foule d'étrangers, qui viennent chez eux uniquement pour l'église et pour le marbre. » Combien d'observations du même genre va faire, dans la suite de son voyage, cet ami trop exclusif de la simplicité évangélique ! Érasme, qui comprendra si bien certains côtés du génie italien, restera indifférent ou hostile à des manifestations du même génie : le luxe, les arts, l'éblouissante vie des cours et la magnificence profane mise au service de l'idée religieuse.

Nos étrangers ont mal pris leur temps pour voyager dans la Haute Italie. Une guerre interminable désole ce malheureux pays. En ce moment même, les troupes de Louis XII n'ont pas repassé les Alpes, et celles de Jules II sont occupées à reconquérir les places détachées du domaine de l'Église. Les Bolonais sont des sujets révoltés ; l'armée du Saint-Siège marche contre eux, et le premier séjour d'Érasme à Bologne est interrompu brusquement par l'arrivée de l'ennemi. Il doit chercher un refuge au delà de l'Apennin et choisit Florence, alors paisible au milieu de l'Italie en armes.

C'est une belle année que l'an 1506, pour venir à Florence. L'ardente campagne de Savonarole n'a point arrêté l'œuvre de la Renaissance. La tranquillité dont jouit l'État florentin attire de tous côtés les artistes : Léonard, Michel-Ange, Raphaël, fra Bartolomeo, André del Sarto ont en même temps leurs ateliers ouverts. Érasme, nous l'avons dit, n'est pas préparé à leur rendre visite, mais peut-être entrera-t-il dans les cercles littéraires. Aux *Orti Oricellarij*, un homme

d'esprit et de savoir, l'historien Bernard Rucellai, a recueilli les restes des collections des Médicis ; les réunions savantes qu'il y préside rappellent celles qui se tenaient, quelques années auparavant, autour de Laurent le Magnifique ; tous les lettrés de la ville s'y rencontrent, et, parmi eux, le secrétaire de la république, Nicolas Machiavel. Érasme, qui admire si profondément les grands humanistes toscans du xv^e siècle, les Poggio et les Politien, cherche sans doute à connaître leurs successeurs. On le présente à Rucellai. Celui-ci, qui écrit le latin comme un Salluste, se pique de ne parler qu'italien. Érasme est fort embarrassé : « De grâce, lui dit-il, *vir praeclare*, ne vous servez pas de cette langue ; je ne l'entends pas plus que la langue indienne. » Rucellai s'obstine, et la conversation ne va pas plus loin. Si Érasme a rencontré beaucoup de semblables résistances, on comprend qu'il ne se soit pas fait de relations à Florence et qu'il ait regretté d'y perdre son temps. Pour se consoler, il traduit du grec et vit, dans les livres, avec les Florentins d'autrefois.

Enfin, les chemins sont libres : Bologne est au pape. Erasme y revient précisément pour assister à l'entrée triomphale de Jules II. Cet épisode a laissé dans son esprit des traces singulières. C'est la première fois qu'il se trouve en présence du vicaire de Jésus-Christ, du représentant de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde et qui a maudit les œuvres de l'épée. Il lui apparaît, dans tout l'éclat d'un triomphe païen, au milieu des trophées et des acclamations de guerre, casque en tête et cuirasse au flanc. Le lendemain, l'*imperator* redevient pontife et célèbre une messe solennelle à la cathédrale : mais le premier spectacle ne s'effacera point de la mémoire d'Érasme. Un monument va d'ailleurs le lui rappeler tous les jours : il voit s'élever, sur la porte principale de la grande église de San-Petronio, la statue de bronze du vainqueur des Romagnes modelée et fondue par Michel-Ange. « Mets-moi une épée à la main », a dit Jules II à son sculpteur, « et surtout point de livre. je ne suis pas un humaniste : » et l'image colossale et menaçante se

dresse au centre de la ville toujours rebelle.

Érasme ne blâmait pas seulement le pape de jouer le rôle des césars romains et de se montrer « trop digne de son nom de Jules » ; il lui en voulait aussi de prolonger en Italie une guerre préjudiciable aux lettres, et particulièrement à l'université où il comptait travailler : « Je suis venu en Italie, écrivait-il, pour apprendre du grec ; mais la guerre fait rage. Le pape prépare une expédition contre les Vénitiens, s'ils résistent à ses volontés. En attendant, les études chôment. » D'autres ennuis l'attendaient à Bologne : le climat ébranla sa santé, toujours délicate ; il eut à se plaindre des compagnons qui étaient venus avec lui d'Angleterre et dont il dut se séparer ; enfin la peste éclata, très violente, et l'obligea à passer quelque temps à la campagne. Mais il goûta les plus grandes satisfactions de l'esprit, en apprenant enfin sérieusement le grec, sous la direction d'un des bons hellénistes d'alors, Paolo Bombasio.

Ce fut ce maître bolonais qui acheva de l'initier à la culture italienne, et nul n'était mieux fait pour ce rôle : son caractère, fier

et désintéressé, était digne de ses talents. Érasme, qui s'en fit un ami, a toujours parlé de lui avec une tendre affection ; il chercha même, un peu plus tard, à l'attirer auprès de lui en Angleterre. Bombasio fut mal inspiré de ne point écouter son élève, car sa carrière en Italie ne fut pas heureuse. Les érudits de ce temps faisaient volontiers de la politique : il prit parti pour l'une des deux factions qui se disputaient Bologne ; vaincu avec les siens, il dut s'exiler et chercher fortune en diverses villes. Après une vie assez tourmentée, il devint secrétaire d'un cardinal, se fixa à Rome, et continua d'écrire à Érasme et de le servir jusqu'à sa mort. Il mourut pendant le sac de Rome par les troupes du connétable de Bourbon : un coup d'arquebuse égaré atteignit le pauvre savant qui, depuis longtemps, ne s'occupait plus que de ses livres.

Le séjour d'Érasme à Bologne dura treize mois. Il en employa une partie à revoir ses *Adages*, recueil de proverbes grecs et latins entourés de commentaires, véritable encyclopédie raisonnée de la sagesse antique. Il

l'avait déjà publié à Paris, et en destinait la seconde édition, fort augmentée, à l'imprimerie vénitienne d'Alde Manuce, alors dans toute sa renommée. Il écrivit à Manuce, lui offrant d'abord une traduction latine de deux tragédies d'Euripide, essai méritoire pour l'époque et qui n'avait pas été tenté. L'imprimeur accepta avec empressement et fit paraître l'opuscule. Il se chargea aussi des *Adages* ; mais il invita l'auteur à se rendre à Venise, lui faisant entendre qu'il enrichirait abondamment son ouvrage, s'il l'achevait à portée des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc et avec les conseils des érudits vénitiens.

Érasme était curieux de voir la ville des lagunes, plus curieux encore de connaître Alde Manuce et ce savant groupe d'hellénistes dont Bombasio lui avait souvent parlé. Il se rendit aux instances d'Alde, et arriva à Venise au commencement de l'année 1508. Alde ne voulut pas qu'il logeât ailleurs que dans sa maison ; il l'admit à la table de famille, et, pendant huit mois environ, Érasme vécut de la vie de son imprimeur,

dans un milieu tout nouveau pour lui et dont rien jusqu'alors n'avait pu lui donner l'idée.

La ville même de Venise offrait à l'étranger un spectacle incomparable. Notre Philippe de Commynes raconte combien il fut « émerveillé de voir l'assiette de cette cité, et de voir tant de clochers et de monastères, et si grand maisonnement, et tout en l'eau » ; il s'extasie devant la beauté du Grand-Canal, où « les maisons sont fort grandes et hautes et de bonne pierre, et les anciennes toutes peintes ; les autres, faites depuis cent ans, toutes ont le devant de marbre blanc qui leur vient d'Istrie... C'est la plus triomphante cité que j'aie jamais vue, et qui plus fait d'honneur à ambassadeurs et étrangers, et qui plus sagement se gouverne, et où le service de Dieu est le plus solennellement fait. » Au moment du voyage d'Érasme, quelques années après Commynes, l'heure de la décadence de la grande république n'a pas encore sonné. La rude guerre que lui fait Jules II n'atteint pas son commerce, principale source de sa

prospérité. Les villas de terre ferme continuent de s'élever au bord de la Brenta ; l'État construit à grands frais la cour du palais ducal ; les Bellini, les Carpaccio, les Palma peignent des saints pour les églises. et le siècle de Titien s'ouvre déjà par une fête perpétuelle des sens et de l'esprit.

Ce qui excite plus encore l'étonnement d'Érasme, c'est la société qu'il voit chez Alde et qui lui offre dès l'abord droit de cité. Le monde littéraire de Venise n'est pas celui qu'il a rencontré à Bologne ou qu'il va trouver un peu plus tard à Padoue. Les lettres n'y sont point cultivées seulement, comme dans les villes universitaires, par des érudits de profession. Les principaux membres de l'aristocratie et du gouvernement leur réservent la meilleure part de leur loisir. Ils fréquentent l'imprimerie du Rialto, s'honorent d'en recevoir les dédicaces et d'être inscrits, à côté des Grecs réfugiés de Byzance, sur les listes de l'Académie aldine.

Cette académie, type trop oublié de nos modernes sociétés savantes, était spécialement vouée au développement des études

grecques ; elle délibérait en grec ; et ce seul détail montre à quel degré la culture littéraire était parvenue à Venise, par l'influence d'un grand citoyen. Soutenu par ce public d'élite, Alde Manuce exécutait, sous la direction de savants spéciaux, ses belles éditions d'auteurs anciens, dont l'apparition était toujours un événement pour l'Europe lettrée. Plusieurs parurent ou furent préparées pendant le séjour d'Érasme.

Il s'est lié d'une façon intime avec plusieurs collaborateurs d'Alde, dont le nom n'est point oublié. Tel est cet Egnazio au cœur fidèle, qui deviendra un de ses correspondants et ne cessera jamais de lui faire tenir des nouvelles de Venise. Tels encore Marc Musurus, de Crète, qui professe à Padoue, tout en s'occupant de sa grande édition de Platon, et Jean Lascaris, alors ambassadeur du roi de France près la Sérénissime République. Parmi ces érudits, la sympathie d'Érasme distingue un jeune homme, qui se nomme Jérôme Aleandro et se dispose à aller fonder à Paris l'enseignement du grec. Sa fortune doit être aussi brillante que celle

de Lascaris, qui, d'abord simple éditeur de l'*Anthologie* et fournisseur de manuscrits pour Laurent de Médicis, s'élèvera aux plus hautes fonctions diplomatiques. Aleandro, à son tour, sera archevêque, nonce, bibliothécaire du Vatican et cardinal. Heureux âge où le grec conduisait à tout !

Érasme retrouva plus tard le personnage ; c'était pendant les premières années de la Réforme, les terribles années de Wittenberg et de Worms. Notre ami n'était plus l'érudit modeste qu'on avait connu à Venise ; il comptait en Europe parmi les maîtres de l'opinion. Aleandro, de son côté, arrivait en Allemagne comme nonce de Léon X et reprochait amèrement à Érasme sa persistance à ménager Luther. Les deux compagnons d'autrefois, mêlés tous les deux aux passions contemporaines, échangèrent de dures paroles, de violentes accusations. Cependant on les rencontre un jour à Louvain, ayant l'occasion de vivre ensemble quelque temps ; leurs conversations se prolongent toujours fort tard dans la nuit ; on les croit occupés de politique ou de théologie, de Luther, de

l'électeur de Saxe ou de l'empereur Charles-Quint ; il n'en est rien : ces deux adversaires de la veille, qui reprendront les armes demain, consacrent leur soirée aux lettres antiques et rajeunissent ensemble leurs souvenirs de la maison du Rialto.

A Venise, en 1508, comment songer aux futurs orages ? Érasme, qui avait pourtant la vue lointaine, eût été bien surpris d'apprendre le rôle que lui réservait l'avenir. S'il gardait en lui le théologien, le réformateur peut-être, sous l'humaniste, il n'en laissait rien paraître. Il était à Venise pour lire du grec et imprimer ses *Adages*. Les amis d'Alde, d'ailleurs, ne s'intéressaient qu'aux textes anciens et à la philosophie platonicienne. Érasme faisait comme eux, et nulle année de sa vie ne fut mieux remplie pour les lettres. Il prenait part aux travaux de l'imprimeur, recevait la confiance de ses grands desseins, que la mort allait bientôt briser. Souvent, le soir, quand les presses se taisaient et quand les ouvriers étaient partis, on voyait arriver Lascaris ; il apportait

un des précieux inédits qu'il avait recueillis autrefois en Grèce ou dans les îles, ou encore dans la bibliothèque de Blois ; on étudiait en commun les moyens d'en tirer le meilleur profit pour la science. D'autres fois, on lisait la correspondance des amis absents, le courrier de Londres ou de Paris, de Hongrie ou de Pologne.

Dans ces doctes réunions, où les plus nobles sénateurs et les érudits les plus humbles donnent leur avis en égaux et fêtent ensemble la Muse antique, on aime à se représenter le blond Hollandais, au teint blanc, aux traits fins, déjà fatigués, comme dans le portrait d'Holbein, regardant de ses yeux bleus un peu indécis. Ce n'est ni le plus brillant des causeurs, ni pourtant le moins écouté. Si la conversation est en dialecte vénitien, il s'abstient d'y prendre part ; mais, pour traiter des questions littéraires, il est bien sûr qu'on va parler la langue littéraire. Aussitôt son regard s'anime, son latin s'enflamme ; il entre dans la discussion par un trait subtil, trouve le

mot juste, résume un débat ; et plus d'une fois la raillerie, une raillerie douce et sans amertume, plisse le coin de ses lèvres minces.

II

L'édition des *Adages* avait paru et courait déjà l'Italie. Après huit ou neuf mois de séjour, si rien ne retenait plus Érasme à Venise, il ne pouvait se décider à quitter ses amis. Il résolut de passer l'hiver en leur voisinage et accepta d'être, à Padoue, précepteur d'un fils du roi d'Écosse, qui suivait les cours de la grande université vénitienne.

Ce fut l'occasion de connaissances nouvelles. Il se lia particulièrement avec un jeune helléniste frioulan, qui d'ordinaire habitait Rome et qu'il allait bientôt y retrouver. Scipion Fortiguerra, grécisant son nom suivant la mode, se faisait appeler Cartéromachos. Érasme prenait ses conseils et ceux de Musurus, dont l'érudition prodigieuse faisait son admiration. Au cours du

maître crétois, il assistait, chaque matin, à un spectacle dont il a fixé avec émotion le souvenir. Dès sept heures, et malgré les rigueurs d'un hiver qui décourageait les jeunes gens, on voyait arriver un septuagénaire, donnant l'exemple de l'exactitude et du zèle, qui s'asseyait sur les bancs pour écouter Musurus. C'était Raphaël Regio, lui-même longtemps professeur de lettres latines et humaniste renommé, qui ne voulait pas mourir sans avoir goûté aux leçons de grec qu'il n'avait pas rencontrées dans sa jeunesse. Ce trait suffit à peindre l'ardeur studieuse des Italiens du second âge de la Renaissance, leur soif égale des deux sources antiques, leur désir de jouir de cette littérature grecque dont leurs pères avaient été privés.

Érasme se fût volontiers attardé à Padoue. Il s'attachait à cette université où les études littéraires, sagement réglées, lui semblaient mieux qu'ailleurs en juste harmonie avec la philosophie et la religion, et où il aimait plus tard à envoyer de jeunes disciples. Mais la guerre, un moment assoupie,

menaçait de se réveiller avec violence. Le belliqueux Jules II, qu'Érasme retrouvait sur son chemin, reprenait ses projets contre Venise, et on parlait déjà en Italie d'une ligue internationale conclue à Cambrai et dirigée contre la trop puissante république. Les étudiants, ne se sentant plus en sûreté sur le territoire vénitien, quittèrent Padoue, et les cours furent interrompus. Érasme partit des derniers, avec le prince son élève. « Maudites guerres ! s'écriait-il, qui m'empêchent de jouir de ce coin d'Italie que j'aime chaque jour davantage. »

Ils firent une courte halte à Ferrare. Le nom d'Érasme, déjà connu des lettrés italiens, leur valut la visite des savants de la ville et de belles harangues latines. On aurait voulu les retenir. Ferrare était un centre littéraire important. Une gracieuse duchesse, amie des lettres, y régnait par son esprit et par sa beauté : c'était madonna Lucrezia, « la divine Borgia », auprès de qui Arioste composait l'*Orlando*. Mais Érasme ne pouvait s'arrêter longtemps dans une ville si voisine du théâtre de la guerre. Il

poursuivit sa route jusqu'à Sienne, et y séjourna au commencement de 1509. Nous le trouvons enfin à Rome, où il demeura, en trois voyages distincts, la durée de plusieurs semaines.

Érasme parle souvent de Rome dans ses livres et dans ses lettres ; à chaque instant une allusion ou une anecdote se glisse sous sa plume, *cum essem Romae* ! Disons d'abord qu'il l'a bien vue et a employé à merveille le temps de son séjour. Il a observé les hommes et les choses d'un œil rapide et intelligent, les hommes surtout, qui l'intéressaient tout particulièrement dans la capitale du christianisme. Il fut introduit, dès son arrivée, dans le monde de la curie, et il apprécia bien vite les charmes de cette société, l'une des plus cultivées et des plus ouvertes aux choses de l'esprit qui se soient jamais rencontrées. L'aimable Cartéromachos lui fit connaître ses nombreux amis, entre tous Egidio de Viterbe, alors général des augustins, et Tommaso Inghirami. Celui-ci était affable, enjoué, instruit, très

occupé de peinture et de poésie, lié avec les artistes comme avec les philologues, facilitant aux uns le placement de leurs tableaux, aux autres les recherches dans les manuscrits ; c'était le modèle le plus accompli du prélat romain du grand siècle. Ses contemporains, charmés de ses sermons d'humaniste, l'appelaient « le Cicéron de leur temps » ; mais l'éloquence d'Inghirami a péri avec lui et, si son nom reste immortel, il le doit au portrait que peignit son ami Raphaël, et qui est un des chefs-d'œuvre du palais Pitti. Érasme le vit souvent, et usa de son obligeance pour visiter le Vatican, dont il était bibliothécaire. On assure qu'Inghirami conduisit un jour Érasme dans l'atelier de Raphaël. Cette anecdote a quelque vraisemblance. Bien que l'esprit de l'art italien lui ait échappé, Érasme n'était point tout à fait étranger aux œuvres du pinceau ; il eut du goût pour Holbein et pour Dürer ; il a pu s'intéresser aux travaux du jeune peintre, déjà célèbre, que le pape venait d'appeler auprès de lui et qui commençait à rêver des *Stanze*.

Érasme est présenté partout, veut tout voir, tout visiter. D'abord les bibliothèques, que renferment en si grand nombre les couvents et les palais, et qui font à ses yeux un des grands charmes, une des gloires authentiques de Rome. Puis le Vatican, où, par tant d'amis, il a ses entrées à toute heure. On l'y fait assister à des combats de taureaux, auxquels il ne prend aucun plaisir et qui lui semblent « des jeux cruels, restes du vieux paganisme ». On le mène devant le *Laocoon*, récemment découvert aux thermes de Titus, et qui excite la verve de tous les poètes de la ville (les cuisiniers des cardinaux savent s'ils sont nombreux !). On lui montre les travaux commencés de la colossale basilique de Saint-Pierre, et on s'entretient devant lui du mystérieux plafond de la Sixtine, que recouvrent les échafaudages impénétrables de Michel-Ange. Il fait une excursion dans la campagne : est-ce vers Tibur ? est-ce vers Tusculum ? S'il n'a pas un souvenir plus précis, la faute en est à Inghirami ou à quelque autre jovial compagnon, qui a improvisé en route trop de vers latins.

La vie romaine, à laquelle Érasme s'abandonne en curieux, lui apparaît dans sa complexité pittoresque. Le matin, il consulte les manuscrits de la Bible ou des Pères, dans les salles silencieuses des bibliothèques, où le recueillement du lieu facilite le travail de la pensée. Il trouve, dans la rue, l'animation et le bruit. Ce ne sont que processions et cortèges : tantôt une file de pèlerins, pieds nus, cierges allumés, qui va au tombeau des Apôtres ; tantôt une escorte de cavaliers armés qui entoure le carrosse d'un prélat. Un attroupement de carrefour l'arrête auprès de la place Navone : on lit à haute voix, affichée au marbre de Pasquino, une épigramme sur un nouveau cardinal, et tout à côté (Érasme n'en peut croire ses oreilles) une sanglante satire contre le pape. Voilà matière à méditations. Il ne dédaigne point, d'ailleurs, le *popolino* ; il en connaît les plaisirs et les fêtes ; on le rencontre au Ghetto ou devant les bateleurs du Champ de Flore. Ce peuple bizarre et bariolé l'intéresse extrêmement : « Décidément, s'écrie-t-il, il y a de tout dans l'*Alma Urbs* : les

juifs font l'usure, les baladins dansent, les devins disent la bonne aventure, les marchands d'orviétan rassemblent la foule ; en vérité, que ne voit-on pas dans l'*Alma Urbs* ! » C'est un champ d'observation inépuisable, et l'on ne serait pas surpris qu'en ses promenades solitaires Érasme méditât l'*Éloge de la folie*.

Mais il cherche autre chose à Rome : la vie morale, l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique. Plus d'une désillusion l'attend. D'abord, chez ses amis les humanistes, combien ont moins de piété que de littérature ! Plusieurs même ne professent-ils pas audacieusement les doctrines matérialistes ? Érasme discute un jour avec un personnage qui nie l'immortalité de l'âme, en s'appuyant sur l'autorité de Pline l'Ancien ; tels autres prononcent d'horribles blasphèmes, sans être le moins du monde inquiétés ; et cela, dans la ville qui gouverne l'Église ! Le faste des prélats est un démenti à l'Évangile. La cour pontificale entretient des parasites sans nombre, « scribes, notaires, avocats, promoteurs,

secrétaires, valets de mule, écuyers, banquiers, entremetteurs ». Les mœurs sont corrompues, la foi diminuée. Comment en serait-il autrement, quand les sources de l'enseignement évangélique sont taries ? Le vendredi saint, l'étranger a entendu le prédicateur à la mode prêcher la Passion devant Jules II. « N'y manquez pas au moins, lui avait-on dit : vous entendrez la langue romaine dans une bouche vraiment romaine. » La harangue est fort belle, en effet ; tous les mots sont pris à Cicéron ; et les récits émouvants ne manquent point : il est question du dévoûment de Decius, de Curtius, de Regulus et même du sacrifice d'Iphigénie. Quand le discours s'achève au milieu des murmures flatteurs du Seigneur Jésus, mort pour les hommes, le brillant orateur n'a point parlé !

Érasme se plaisait pourtant dans la société romaine, et aucune ne semble l'avoir séduit davantage. C'est qu'il trouvait au triste spectacle de la décadence religieuse, non seulement de vives compensations intellectuelles, mais encore quelques conso-

lations morales. Le clergé de Rome comptait, en bien plus grand nombre qu'on ne le pense, des hommes dignes du sacerdoce. Ils prenaient exemple sur cet Egidio de Viterbe, qu'on allait voir bientôt cardinal, et qu'Érasme se plaisait à dire « vraiment savant, bien que moine, et vraiment pieux, bien que savant ». Parmi les membres du Sacré-Collège, qu'il nomme « ses mécènes », et dont quelques-uns restèrent en correspondance avec lui, plusieurs méritaient son estime par leurs vertus. D'autres gagnaient son cœur par des qualités moins hautes, mais brillantes, comme la générosité et la passion du beau. Au premier rang était Jean de Médicis, qui allait être Léon X ; devenu pape, il aimait à se rappeler ses longs entretiens avec l'auteur des *Adages* et le plaisir qu'il y avait pris.

Le grand Médicis était digne d'être aimé d'Érasme ; on comprend moins les relations intimes de celui-ci avec Raphaël Riario. Ce neveu de Jules II, l'un des cardinaux les plus magnifiques, était aussi des plus « paganisants ». Érasme lui rendait de fré-

quentes visites au beau palais que terminait pour lui son architecte Bramante, et qui est aujourd'hui la Chancellerie. Une telle sympathie s'expliquerait peut-être par la parfaite aménité de Riario : après les satires si vives de l'*Éloge de la folie*, où le faste des cardinaux est si peu épargné, l'aimable prélat ne semble point s'en être offensé ; il invite encore Érasme à revenir à Rome prendre sa part des avantages assurés aux lettrés par l'avènement de Léon X.

On ne peut oublier un autre prince de l'Église qu'Érasme va voir, au retour d'un petit voyage à Naples et peu de temps avant de quitter Rome pour toujours. C'est Grimani, le cardinal bibliophile, qui a réuni au palais de Venise la plus belle bibliothèque de la ville, environ huit mille volumes. Il a depuis longtemps fait savoir à Érasme son désir de le connaître et le reçoit avec une cordiale familiarité. « Il me traita comme un égal, comme un collègue », écrira l'humaniste vingt ans après. Le cardinal fait plus encore : instruit de son désir de poursuivre de grands pro-

jets littéraires, il met sa bibliothèque à sa disposition, et lui propose de vivre désormais chez lui, de partager sa table et sa maison. C'est la liberté du travail assurée, une vie de loisir et de dignité que viendront bientôt compléter de lucratives sinécures. Offres bien séduisantes et qui font un instant hésiter Érasme. Il s'y rendrait sans doute, mais il vient de recevoir des lettres d'Angleterre : ses amis le rappellent à grands cris ; Henri VIII est monté sur le trône, et les érudits attendent merveilles du nouveau règne ; Érasme surtout, qui fut distingué autrefois par le prince héritier, doit être le premier à bénéficier des dispositions du souverain ; il peut tout espérer, car on l'engage à « laisser croître son ambition ». Notre voyageur écoutera ses vieux amis ; tant de promesses le tentent, et peut-être aussi, après trois années presque entières passées au pays du soleil, a-t-il ressenti la nostalgie des brumes du Nord.

Ce n'est pas sans hésiter longtemps qu'il se décide à abandonner Rome. Il part sans retourner chez Grimani. « J'ai fui, lui

écrira-t-il ; je n'ai pas voulu vous revoir ; ma décision déjà chancelante aurait cédé ; votre amabilité, votre éloquence m'auraient retenu. Je sentais déjà l'amour de Rome, en vain combattu, grandir de nouveau au fond de moi-même ; si je ne m'étais arraché violemment, jamais je n'aurais pu partir . » Ces paroles, plus énergiques encore dans le texte latin, expriment, en leur sincérité, un sentiment que les amoureux de Rome connaissent bien.

Il s'en est fallu de peu, on le voit, qu'Érasme, comme tant d'autres étrangers venus en visiteurs, ne soit demeuré aux bords du Tibre le reste de sa vie. A-t-on songé à ce que devenait alors sa carrière ? Elle était, sans aucun doute, plus heureuse. Il écrivait encore les œuvres qu'il portait en lui, adoucies peut-être en quelques traits ; mais les ennemis qu'elles lui firent n'osaient pas l'attaquer, abrité par le trône pontifical. Il vivait, dans la paix de son cœur, pour l'amitié et pour les lettres, se reposant de l'étude des Septante par la lecture de Lucien. Bientôt, il recevait de Léon X le chapeau, et

sa voix conciliatrice se faisait écouter, au moment de la Réforme, dans les conseils de l'Église...

Mais Érasme loin de l'Allemagne, à l'écart de la mêlée du siècle, Érasme enfoui dans la littérature, endormi peut-être à demi dans l'oisiveté des bénéfices, compterait-il beaucoup dans l'histoire ? Pour que ses livres soient lus et discutés par des milliers d'hommes, il faut qu'ils reflètent leurs passions et répondent à leurs incertitudes ; pour que ce nom reste dans la mémoire de l'avenir, il faut qu'il soit maudit et calomnié, qu'il retentisse longtemps dans les contradictions et les colères ; si le philosophe veut que l'Europe s'émeuve à sa parole, il faut qu'il devienne le triste solitaire de Bâle, désigné par son isolement à la haine des partis. Telle est la vie qui l'attend désormais. En quittant l'Italie, où il n'a guère goûté que des joies, c'est au bonheur qu'il dit adieu ; mais il aura la gloire, qui s'achète par la souffrance.

III

Lorsqu'Érasme sortit de Rome par la route de Viterbe, et qu'arrivé sur les hauteurs qui dominent le Tibre il arrêta son cheval et se retourna pour apercevoir encore les sept collines, il leur fit, comme tous ceux qui les ont aimées, la promesse d'un prochain retour. Bien des causes, hélas ! devaient l'empêcher de revenir : l'âge, les travaux entrepris, les infirmités grandissantes, le déroulement d'une vie inquiète et toujours sans lendemain.

Il se hâte cependant vers cet avenir incertain qui ne lui donnera point ce qu'il en espère. Il traverse, en voyageur pressé, les villes qu'il a vues en étudiant ou en promeneur. Nous le retrouvons à Bologne, où il ne peut donner à Bombasio qu'une seule nuit.

Celui-ci s'attriste de son départ d'Italie : « J'ai embrassé notre cher Érasme, écrit-il à un ami commun, comme si je ne devais plus le revoir. » Ce compagnon tant regretté est déjà loin ; il a passé le Splügen et descendu la vallée du Rhin. Il va serrer la main aux lettrés de Louvain et d'Anvers, et le voilà enfin à Londres, où il arrive au commencement de juillet 1509.

Il est intéressant de savoir quel livre a écrit Érasme à son retour d'Italie, et il serait plus curieux encore d'y chercher un reflet de son état d'esprit, un ensemble de ses impressions de voyageur. Le livre est fameux : c'est l'*Éloge de la folie*, aimable et fin chef-d'œuvre de raillerie, satire sans fiel écrite pour un petit cercle d'amis et que la postérité lit encore. Chose singulière, le séjour qu'il vient de faire y tient très peu de place, et l'œuvre, à ce point de vue, ménage une déception. Érasme est un esprit généralisateur, qui observe les détails seulement pour les faire servir à la création de ses types ; de là vient, par exemple, que les

personnages de ses *Colloques*, dont la conversation a cependant tant de naturel, ne laissent au lecteur qu'un souvenir d'intéressantes abstractions. De plus, il n'est pas arrivé à quarante ans sans avoir fait des études morales à peu près complètes et ample provision de satire ; il n'a pas eu besoin d'un voyage nouveau pour savoir qu'il y a au monde des sots, des voluptueux, des vaniteux et des hypocrites. Il semble même que les souvenirs des premières années de sa vie l'aient obsédé seuls dans la composition du livre. Les travers sociaux qu'il dépeint avec le plus de verve sont ceux qui ont pesé sur sa jeunesse. Il fait défiler, on le sait, devant leur bienveillante reine, tous les fous de l'humanité, gens de plaisir, de guerre et d'étude, capuchons de moine et bonnets de docteur. Ce ne sont sans doute que des types ; mais, si des modèles ont posé devant le peintre, il semble qu'ils viennent de cette société peu compliquée, grossière et lourde, qu'Érasme a tant de fois étudiée aux pays septentrionaux, autour du poêle des auberges.

Il n'y a guère, dans tout l'*Éloge*, que trois ou quatre mentions de l'Italie et, à part le passage sur la cour romaine, ce sont des allusions tout à fait insignifiantes. Si l'Italie est presque absente du livre, elle y paraît dans un détail qui a son prix : dans le style. Ce latin si alerte, si nerveux, si personnel, qui a toutes les allures de la langue vivante, et qui malheureusement n'a pas vécu, cette langue sobre qui sait tout dire, sans doute c'est le latin d'Érasme, et il n'appartient qu'à lui seul ; mais ce n'est plus celui qu'il écrivait avant son séjour au delà des Alpes ; le tour est plus délié, le vocabulaire plus riche, le style mûr pour les chefs-d'œuvre. L'habitude de causer sans cesse en latin avec les hommes les plus distingués de la nation la plus avancée du temps a fini par produire ce résultat. On sent, d'autre part, qu'Érasme a perfectionné sa langue de satirique : il a appris de maître Pasquino l'art de tout faire accepter, grâce à la forme littéraire. Ces transformations délicates de l'outil intellectuel échappent à celui qui les subit ;

elles ne sont même pas toujours sensibles aux contemporains ; mais peut-être serait-il juste de reconnaître que l'Italie a affiné chez Érasme certaines qualités de l'esprit, et qu'elle a fait de ce grand penseur un grand écrivain.

Elle lui a donné mieux encore : la vision nette de son temps, la conscience du rôle qu'il a lui-même à jouer dans le monde. Érasme y a trouvé la Renaissance épanouie. Il arrive de pays graves et glacés, où les lettres sont tenues en suspicion. La ville la plus ouverte aux nouveautés, une de celles qu'il aime le mieux, Paris, est encore sous le joug d'une institution universitaire, la vieille Sorbonne, qui n'a pas voulu se rajeunir et qui se fait d'autant plus pesante qu'elle se sent plus ébranlée. Les hellénistes se comptent, et l'on passe facilement pour hérétique si l'on sait quelques mots de grec. L'art du livre est encore dans l'enfance ; on imprime beaucoup de *Miracles de Notre-Dame* et fort peu des livres de l'antiquité.

En Italie, rien de pareil. Les universités si actives, si laborieuses, dont Érasme connaît

les meilleurs maîtres, sont conquises depuis longtemps aux nouvelles études. Celles-ci imprègnent l'enseignement tout entier, supplantent peu à peu la routine scolastique, sans grandes luttes, par la seule force du vrai et la seule séduction du beau. Les grands théologiens sont tous de très bons humanistes. Tout le monde sait le grec ; c'est même le moment précis où cet Alde Manuce, que nous avons vu à l'œuvre, provoque et dirige à la fois un mouvement vers l'hellénisme, unique dans les lettres italiennes. L'humanisme entre dans sa période de maturité, sans perdre encore de son enthousiasme ; il devient moins superficiel et plus réfléchi, moins oratoire et plus savant ; on cherche, dans l'antiquité, l'antiquité elle-même et point seulement des anecdotes héroïques et des modèles de discours. Cette transformation est faite pour plaire à l'esprit d'Érasme ; il y participe par ses propres travaux, et rend partout hommage à la généreuse nation qui se fait l'institutrice de l'Europe.

Il y a sans doute des ridicules et des tra-

vers ; mais on exagère trop aisément la place qu'ils tiennent en Italie. Érasme les connaît mieux que personne, ces cicéroniens dont il se moquera plus tard avec tant de verve ; ils font une sottise en cherchant, par exemple, à exprimer les mystères de la Rédemption ou de l'Eucharistie avec des phrases du *De Finibus* ; ils s'érigent sans droit en censeurs de la langue latine ; comme ils ne veulent reconnaître de talent qu'à leurs compatriotes, l'insolence de leur plume leur fait des ennemis dans tous les pays transalpins, de plus en plus pénétrés par la Renaissance, et que leur vanité persiste à traiter de *barbares*. Cependant, dans la pratique de la vie, ces théoriciens intran-sigeants sont les hommes les plus aimables, les plus fins causeurs, les lettrés les plus instruits. Y a-t-il un caractère plus charmant que celui de Bembo, un esprit mieux ouvert sur toutes choses, un cœur plus accessible à l'admiration ? C'est ce public si calomnié qui a fait le succès des *Adages*, œuvre d'un *barbare* cependant : Érasme ne l'oubliera pas ; et même lorsqu'il raillera

les petits préjugés des cicéroniens, inséparables de toute coterie littéraire, il ne pourra s'empêcher de reconnaître en eux les héritiers directs des grands humanistes du xv^e siècle, de ceux qu'il vénère lui-même comme de véritables ancêtres.

Au reste, que prouvent ces excès de l'esprit, sinon que le milieu où ils se produisent est cultivé à l'extrême ? Érasme a pu constater que la vie intellectuelle en Italie n'est pas réservée à une classe d'hommes, aux professeurs et aux érudits. La culture classique fait partie de toute éducation distinguée : les princes, les femmes elles-mêmes la recherchent et la possèdent. « Il y a en Italie, dit notre voyageur, beaucoup de dames de haute noblesse assez instruites pour tenir tête à n'importe quel savant ». Évidemment, il a entendu parler de la cour d'Urbin, où vit Bembo, et de la cour de Ferrare, dont il a connu les familiers. Plus d'une fois encore, dans la boutique d'Alde Manuce, on lui a raconté les études d'une illustre cliente, la marquise de Mantoue, cette Isabelle d'Este qui sait le

grec et veut élever, dans sa capitale, une statue à Virgile. Ce sont là des mœurs toutes nouvelles pour lui ; il s'y sent à l'aise, et affirme plus tard, avec conviction, qu' « aucun peuple ne lui inspire autant de sympathie que le peuple italien ».

Tout plaisait à Érasme dans le caractère des Italiens, jusqu'à cette finesse naturelle que des races moins bien douées leur reprochent quelquefois et qu'il possédait lui-même. Il loue sans cesse « la générosité avec laquelle ils reconnaissent et reçoivent les talents étrangers, alors que ses compatriotes se jalourent les uns les autres ». Dans la réception si flatteuse que lui ont faite les cardinaux, ce qui l'a le plus touché, c'est que cet honneur s'adressait moins à sa personne qu'aux lettres dont il était un représentant. Ce souvenir lui a laissé une haute idée de l'esprit public en Italie et particulièrement à Rome. Aussi ses jugements sont-ils tout opposés à ceux de Luther : autant Luther hait les Italiens, autant il est visible qu'il les aime.

De lui aussi on a voulu faire un ennemi

de l'Italie : une coterie d'écrivains romains, « le clan païen », comme il l'appelait, l'attaqua comme *italophile*, à propos d'un mot innocent échappé à sa plume. Peut-être les théologiens n'étaient-ils pas étrangers à cette polémique, qui semblait toute littéraire : l'amour-propre patriotique est fort chatouilleux, et on avait trouvé un sûr moyen de nuire à Érasme dans l'esprit de beaucoup de gens, qu'on laissait froids quand on se bornait à l'accuser d'hérésie. L'attaque cependant ne se justifie guère. Érasme a bien quelque raillerie pour les Romains, « qui se croient un grand peuple parce qu'ils portent un grand nom » ; mais sa moquerie est douce, légère, sans amertume ; c'est une habitude de satire, et il rudoie infiniment moins les Italiens que les Hollandais ou les Allemands. La vérité est que peu d'hommes ont aimé l'Italie comme lui. Il avait commencé dès sa jeunesse ; il s'était enthousiasmé pour ce génie, « qui était, dit-il, en pleine floraison, alors que partout ailleurs régnaient une horrible barbarie et la haine des lettres ». Le prestige que

l'heureuse nation exerçait déjà sur lui, le voyage l'a grandi et l'amitié l'a définitivement fixé.

Lorsqu'Érasme repart pour les pays du Nord, l'*Éloge de la folie* sur ses tablettes et sa valise pleine de livres grecs, il a beaucoup vu et appris beaucoup. Il sait désormais ce que peut produire la culture antique chez un peuple bien doué, et ce qu'est une société civilisée par « les bonnes lettres ». Cette société est singulièrement voisine de celle qu'il rêve lui-même et qu'il vante dans ses livres. On peut donc supposer qu'il se fera l'apôtre de l'humanisme avec plus de foi que par le passé, et qu'il offrira souvent l'exemple italien aux peuples ignorants encore qu'il va retrouver. Aux uns, ce sera comme un reproche ; aux autres, comme un encouragement. Quant à lui, il ne saurait plus hésiter dans sa route : il voit, plus nettement que jamais, le but qu'il doit poursuivre et les moyens de l'atteindre.

IV

A côté de l'humanisme, Érasme a trouvé, en Italie, le catholicisme et la papauté. Sa conscience a rencontré la conscience italienne à la veille de la grande crise religieuse du xvi^e siècle. Il n'est peut-être pas inutile de chercher quels furent, dans la vie du philosophe, les résultats de cette rencontre.

Érasme est un croyant. Ceux qui l'ignorent le jugent, comme a dit Nisard, « par l'opinion confuse qui est restée de lui dans la mémoire des hommes ». Son œuvre presque entière appartient à l'apologétique et à l'édification, et ses travaux les plus légers en apparence prêchent le Christ à leur manière. Jusque dans le développement de l'humanisme, le moraliste voit un moyen

d'adoucir les mœurs et d'amener les intelligences à une notion plus nette de l'Évangile. Il est personnellement d'une grande piété ; il fait des vœux à saint Paul et compose des odes à sainte Geneviève. Le doute sur la foi chrétienne ne paraît jamais l'avoir atteint. On en cherche en vain la trace dans ses livres et dans cette correspondance où se reflète, au jour le jour, le tableau de ses inquiétudes et de ses troubles intérieurs. On aimerait à voir cette âme généreuse, cet esprit subtil et logique aux prises avec des problèmes qui se posèrent de son temps et qu'il a contribué pour sa part à soulever. Mais il faut en prendre son parti et renoncer à un intéressant spectacle : cet indépendant, ce satirique, ce dialecticien de l'ironie, qui fait si souvent penser à Voltaire, a, sur certains sujets, la sérénité d'un Fénelon. C'est ailleurs qu'il faut contempler les hésitations de sa conscience et les luttes instructives : c'est dans son rôle en face de la Réforme. Cette histoire a été faite trop de fois pour qu'il y ait rien à ajouter d'essentiel ; mais il faut se deman-

der en quoi le voyage d'Italie peut servir à l'éclairer.

Les détails disséminés dans les œuvres d'Érasme suffisent à nous faire saisir les principales causes de la Réforme. Elles sont, pour le rappeler en passant, tout à fait étrangères à celles de la Renaissance. L'Église avait déserté peu à peu la mission évangélique pour les jouissances de la terre. Les prélats étaient devenus princes, et plus princes que prélats. Les ordres mendiants, multipliés par l'oisiveté et l'ignorance, étaient les maîtres du monde catholique, et ce n'étaient point les vertus de leurs fondateurs qui régnaient avec eux. La puissance universelle et incontestée produisait la corruption dans les mœurs, la routine dans les esprits : pouvant supprimer ses adversaires, l'Église ne cherchait point à les convaincre, encore moins à les édifier. Des scandales répandus partout, en Italie plus qu'ailleurs, on rendit responsable la papauté, qui ne faisait rien pour combattre le mal et qui, trop souvent, en donnait l'exemple. Pour

supprimer les abus, on crut nécessaire d'abattre l'institution. Ainsi, du moins, pensa l'Allemagne, où l'antique mépris du Teuton pour l'Italien avait préparé les esprits à secouer la domination de Rome. La révolution protestante, si complexe dans son détail théologique, revêtit bientôt cette forme concrète dont toutes les causes ont besoin pour devenir populaires : elle se réssuma dans la guerre contre la papauté.

Pendant cette guerre, qui devait avoir sur l'avenir du christianisme des conséquences si graves, Érasme a joué, comme on le sait, deux rôles successifs : dans le premier, il semble marcher avec les novateurs ; dans le second, il est résolument contre eux. Le premier est à tort le plus connu ; en tout cas, nous allons voir qu'ils ne sont nullement contradictoires. Notre humaniste avait fait de bonne heure la critique des institutions et des croyances de son temps. Il avait été des premiers à attaquer la « nouvelle théologie » scolastique, qui corrompait, à son avis, le dogme primitif ; à ridiculiser les pratiques superstitieuses qui détruisaient

l'esprit chrétien ; à dénoncer les moines dégénérés et les évêques indignes. Mis en présence de la papauté, il n'en ménagea pas les vices. A son retour d'Italie, à l'époque où le Saint-Siège n'était pas menacé, il a écrit, non sans courage, le portrait célèbre que voici :

« Aujourd'hui, les papes se reposent généralement de leur ministère apostolique sur saint Pierre et sur saint Paul, qui ont du temps de reste, et réservent pour eux-mêmes la gloire et le plaisir. Bien que saint Pierre ait dit dans l'Évangile : *Nous avons tout quitté pour vous suivre*, ils lui érigent en patrimoine des terres, des villes, des tributs, tout un royaume... Quel rapport la guerre a-t-elle avec le Christ ? Les papes, cependant, négligent tout pour en faire leur occupation unique. On voit parmi eux des vieillards décrépits montrer une ardeur juvénile, semer l'argent, braver la fatigue, ne reculer devant rien pour mettre sans dessus dessous les lois, la religion, la paix, l'humanité tout entière. Ils croient avoir défendu en apôtres l'Église, épouse du Christ, lorsqu'ils ont taillé en pièces ceux qu'ils nomment ses ennemis.

Comme si les plus dangereux ennemis de l'Église n'étaient pas les pontifes impies qui font oublier le Christ par leur silence, l'enchaînent par des lois vénales, le dénaturent par des interprétations forcées, et le crucifient par leur conduite scandaleuse ! »

Certains théologiens poussèrent des cris de colère à cette sanglante peinture. Un peu plus tard, ils y voulurent voir le germe du schisme nouveau, et accusèrent l'auteur de *l'Éloge de la folie* d'« avoir pondu les œufs que Luther couva ». Les réformés, de leur côté, crurent trouver un allié dans le pamphlétaire énergique qui semblait leur frayer la voie et marquer le but de leurs coups. Les uns et les autres se trompèrent. Si nous examinons de près ce passage, de beaucoup le plus vif de tout ce qu'Érasme a dit sur les papes, nous verrons qu'il n'a point la portée qu'on lui a donnée. Il est dans une œuvre légère et sans prétention théologique, écrite pour l'intimité et publiée pour la première fois à l'insu de l'auteur. Il n'implique d'ailleurs ni une satire absolue de la papauté, ni une négation quelconque de l'autorité du Saint-

Siège. Bien des Romains venaient d'écrire des pages plus cruelles contre la personne d'Alexandre VI, et celle d'Érasme n'est aussi qu'une attaque tout individuelle : elle est en son entier dirigée contre Jules II, qu'il a jugé de si près en Italie. Lorsqu'il voit de ses yeux le désordre mis dans le monde par son guide naturel, lorsqu'il entend des sophismes complaisants justifier les appétits de la conquête et les fureurs de la vengeance, il ne peut retenir sa plume ; il parle avec l'audace de saint Jérôme et de saint Cyprien, et, comme eux, pour le plus grand bien de l'Église. Il est facile de s'apercevoir que la critique du mauvais pontife est d'autant plus ardente que la croyance à sa mission surnaturelle est plus entière. On peut même trouver un trait du caractère italien dans cette façon de concevoir le pouvoir spirituel. L'Italie de Dante et de Pétrarque, qui voyait dans la papauté sa force et sa gloire, a su parler des papes en toute franchise et flageller les vices des hommes, sans cesser de reconnaître en eux l'autorité suprême.

Il faut se rappeler que c'est en 1509 qu'Érasme a fait entendre au chef de l'Église cette sévère leçon. A partir des premiers mouvements luthériens, il semble regretter de l'avoir donnée. Au milieu du débordement de pamphlets contre Rome, qui inonde toute l'Allemagne et entraîne hors d'eux-mêmes les meilleurs esprits, Érasme veille sur sa plume. Il est d'autant plus respectueux qu'on s'attendrait à le trouver plus hardi. Aucune phrase dans ses œuvres dont les novateurs puissent triompher, où ses ennemis catholiques les plus acharnés puissent loyalement relever une attaque. Dans ses lettres tout à fait intimes, celles même qu'il adresse à des luthériens, il blâme souvent les mauvais conseillers du pape, il raille les apologistes ridicules, il s'indigne contre la mauvaise foi des personnes ; mais il demande sans cesse le respect pour les institutions établies, et le maintien de l'édifice catholique dans son intégrité. « Bien des hommes puissants, écrit-il, m'ont prié de me joindre à Luther ; je leur ai dit que je serais avec Luther tant

qu'il resterait dans l'unité catholique. Ils m'ont demandé de promulguer une règle de foi ; j'ai répondu que je ne connais pas de règle de foi hors de l'Église catholique. » Et ailleurs : « Quels que soient les dangers qui me menacent en Allemagne, je n'écouterai jamais que ma conscience, je n'irai à aucune secte nouvelle, je ne me séparerai jamais de Rome. »

Ce langage, tout différent de celui du satirique, n'est pas moins sincère. Ce n'est pas Érasme qui a changé, ce sont les temps. Érasme devine les périls que vont faire courir à la foi ces premières ruptures de l'unité, ce premier déchirement de la robe sans couture. Il a parlé jadis librement au pontife souverain, maître incontesté des consciences ; à présent que son autorité spirituelle est ébranlée, que son existence même est mise en question, il se croit de nouveaux devoirs : il reste fidèle au pasteur des âmes et ne déserte point le troupeau.

Les hommes qui attaquèrent si violemment la papauté au xvi^e siècle avaient évidemment leurs raisons pour le faire ; mais

on ne peut douter qu'un esprit aussi judicieux et aussi indépendant qu'Érasme n'eût les siennes pour la défendre. Comment lui aurait-on reproché son ignorance en cette matière? Il étudiait depuis sa jeunesse l'histoire de l'Église et les origines du christianisme. Ce qui valait mieux encore, il avait vu, à Rome même, l'organisation et le fonctionnement du pouvoir central, tel que la suite des siècles l'avait constitué. Il avait connu de près les hommes qui gouvernaient le catholicisme, et c'est ici que son jugement a quelque poids. L'institution pontificale ne lui a paru ni dangereuse ni superflue. S'il l'avait jugée telle, il avait, au moment de la Réforme, une occasion incomparable pour en achever la ruine. Tout l'y poussait : ses amitiés prochaines, son intérêt immédiat, la guerre que lui faisaient tant de coreligionnaires, et surtout (ce qui est plus décisif pour de tels hommes) l'indépendance naturelle de son esprit.

Menaces et séductions ne lui manquaient pas : « Je serais un dieu en Allemagne, écrivait-il, si je consentais à attaquer le

pape. » Pour peu qu'il l'eût voulu, l'autorité dont il jouissait en Europe lui promettait une facile victoire. Les protestants voyaient très juste, quand ils lui demandaient un seul mot de condamnation contre Rome pour avoir bataille gagnée. Ce mot, Érasme ne le dit jamais ; et quand il se décida à parler, quand il accorda à l'un des deux partis en présence l'appui de sa plume et de son nom, ce ne fut pas seulement pour venger le libre arbitre attaqué par Luther, ce fut pour défendre la tradition catholique, l'unité, le pape. C'est à cette cause qu'il donna son effort suprême.

On a dit que, sans son voyage de Rome, Luther ne se fût pas révolté ; sans son voyage de Rome, Érasme ne fût peut-être pas resté soumis. Luther, revenant d'Italie, le cœur plein de mépris et de haine, disait : « Rome n'est plus qu'un tas de cendre et une charogne ». Presque en même temps, Érasme écrivait : « Je ne puis oublier Rome, et le regret me torture de l'avoir quittée ». Il y a, entre des jugements si opposés, la distance de deux esprits, la différence aussi de

deux voyages. Érasme ne sortait pas de son monastère quand il vint en Italie ; il avait couru le monde et connu les hommes. Il a très bien vu les mœurs du clergé romain d'alors et ce qu'elles avaient, dans l'ensemble, de contraire à l'esprit évangélique. Mais il a fait, dans ce triste spectacle, la part des erreurs inévitables que rachetaient tant de grandes choses, et ce milieu, qui n'était pas le sien, il a su le comprendre et l'aimer. Luther n'a vu ni les érudits, ni les artistes, ni l'intimité des prélats, dont le luxe lui fut scandale. Le moine augustin a passé à Rome quelques jours à peine, pour les affaires de son ordre. Il a vécu dans son couvent de la Porte-du-Peuple ou dans les auberges du Tibre, avec des baladins et de mauvais prêtres. Il est resté hanté sans cesse par ses visions apocalyptiques. Il n'a rien aperçu de la ville des papes, que le faste païen et la corruption. Au sortir des ombres de son cloître saxon, jeté brusquement dans la pleine lumière de l'Italie de la Renaissance, il a eu l'éblouissement douloureux des oiseaux de nuit, et cette grande âme trou-

blée a crié au monde son indignation et sa souffrance.

Luther en Italie s'est trouvé face à face, dit-il, avec « la prostituée de Babylone, assise sur les sept montagnes et mère des abominations ». La nature de l'esprit d'Érasme ne lui permettait pas de pareilles rencontres. En revanche, il a vu, de ses yeux de moraliste et de chrétien, la papauté avec ses défauts et ses grandeurs, et les rapports qu'il eut avec elle dans la suite découlent, croyons-nous, de ce qu'il pensa dans ce voyage. Il avait connu, durant son séjour, les prélats les plus importants de l'époque. Tous lui avaient plu par quelque côté. Les plus nombreux étaient ces grands seigneurs à gros revenus, qui croyaient rehausser l'éclat de la curie par l'appareil des plus brillantes cours laïques. La plupart étaient intelligents et instruits et s'entouraient d'artistes et de savants. Leur goût décoratif était fort mythologique ; on n'en veut pour preuve que la salle de bain du cardinal Bibbiena. Leurs études n'étaient pas moins profanes : ils lisaient plus volon-

tiers Cicéron et Martial que les épîtres de saint Paul et les hymnes de Prudence. Mais Érasme estimait que l'élévation de l'esprit est une des formes de la vertu, et qu'un ami sincère de l'antiquité ne persécutera point les consciences, ne pèsera jamais bien lourdement sur les esprits.

D'autres prélats qu'il vit à Rome étaient faits pour lui plaire plus entièrement. Cultivés comme leurs contemporains, mais préoccupés avant tout de leurs devoirs d'état, de leur mission sacerdotale, ils ne se confiaient point dans des jeux cicéroniens, déplacés à cette heure. Ils étaient conscients de la crise que traversait le monde chrétien. Ils cherchaient de bonne foi à se rendre compte des abus qui se commettaient au nom de l'Église. Ils sentaient le besoin des réformes générales, et commençaient par se réformer eux-mêmes, en donnant l'exemple de la charité et de la simplicité des mœurs. L'enivrement du pouvoir présent rendait méritoires de tels efforts. Érasme leur en a toujours su gré ; il n'a jamais désespéré d'une société qui n'était pas aussi corrom-

pue qu'on nous la montre d'ordinaire, et qui comptait en elle tant d'éléments de vie et de renouvellement.

Les deux papes qui ont été le plus liés avec Érasme, Léon X et Adrien VI, représentent assez bien ces deux groupes si différents des prélats romains de la Renaissance. Érasme aimait dans l'un l'humaniste plein de grâce qui l'avait accueilli en confrère et qui, au besoin, savait le défendre. Il excusait le lettré des inconséquences du politique. Dans les affaires religieuses, lorsque le pape excommunia Luther, consacrant ainsi l'existence du schisme, qu'Érasme espérait encore éviter, il ne rendit point Léon X responsable de ce qu'il jugeait une erreur ; il blâma seulement ses conseillers, et se plaignit avec tristesse que, sous le plus doux des pontifes, le parti de la violence l'eût emporté.

Comme les papes qui se succèdent ne se ressemblent jamais, Adrien VI était de famille obscure, prêtre austère et sans élégance, à qui ses vertus seules avaient valu l'unanimité du conclave. Érasme l'avait

connu à Louvain, et pensait que le clergé, pour répondre victorieusement aux attaques des réformés, n'avait qu'à prendre modèle sur son chef. Il lui adressa, plein de confiance, un plan de pacification. Ce plan avait le tort de venir au plus fort de la guerre ; mais le pape n'en accusa même pas réception et parut prêter l'oreille à ceux qui incriminaient la bonne foi d'Érasme. Celui-ci, blessé au cœur, lui pardonna pourtant ses soupçons en faveur de sa vertu, comme il avait pardonné à Léon X ses légèretés en faveur de sa littérature.

C'est en grande partie sur les instances d'Adrien qu'Érasme se décida à écrire contre Luther. Il fallait qu'il eût ferme envie de plaire au pape et de satisfaire ses amis d'Italie, pour sortir de sa retraite studieuse, interrompre ses travaux et livrer, à soixante ans, une nouvelle série de combats. Rome, d'abord, ne lui en sut aucun gré. Bien peu d'esprits furent assez clairvoyants ou assez sincères pour reconnaître qu'il avait, par son attitude, arrêté une partie de l'Allemagne sur le chemin de la Réforme. Les

partis ne récompensent que les dévouements aveugles. Érasme sentit longtemps que ses épigrammes passées lui avaient amassé plus de haine que ses laborieux services ne lui valaient de reconnaissance. Cependant cette ingratitude de l'ignorance eut un terme : Paul III lui fit offrir le chapeau de cardinal ; aucune justice n'était mieux due, et ce Farnèse, qui ne fut pas un pape médiocre, ne pouvait choisir avec plus d'intelligence un chrétien qui eût mieux mérité de l'Église.

Érasme refusa ; mais il put croire, avant de mourir, en recevant cette réparation tardive et en voyant ses amis entourer la chaire de saint Pierre, que les âmes s'ouvraient à la modération et que la cause de la réforme catholique, à laquelle il avait donné sa vie, allait triompher.

V

Telle fut, dans ses grandes lignes, la conduite d'Érasme envers le pontificat romain, c'est-à-dire envers la forme sensible de l'orthodoxie. On voit que son voyage n'est pas inutile pour l'expliquer. S'il n'avait pas vu Rome, il aurait peut-être cru, lui aussi, à la *nouvelle Babylone* dénoncée au mépris du monde. Il savait au contraire quelles ressources morales tenait en réserve la société romaine, et la conscience, qu'il avait très clairement, des services rendus à la Renaissance par l'Italie catholique aidait à le garder des entraînements de son temps.

Parmi les causes multiples qui déterminèrent son attachement à la tradition, et sur lesquelles personne évidemment ne peut avoir la prétention de dire le dernier mot,

il faut compter encore le caractère de ses liaisons avec des Italiens. Malgré bien des raisons intimes qui semblaient devoir la mener à la Réforme, l'Italie est restée orthodoxe, et la réaction du concile de Trente a trouvé en elle son plus solide point d'appui. Tous les amis qu'Érasme y comptait ont, dès le début, pris parti contre Luther. N'est-il pas permis de croire qu'il a été influencé par l'exemple d'hommes qu'il estimait et admirait profondément, par la crainte d'attrister des cœurs fidèles et peut-être les mieux aimés ? Le souvenir évoqué d'un Bombasio, d'un Bembo, d'un Sadolet, n'a-t-il pas servi à empêcher notre humaniste, dans ses moments de pire humeur contre le clergé, de donner des gages aux réformés, de s'unir à eux par cette fraternité des premiers combats qui entraîne peu à peu, pour les batailles suivantes, l'assentiment de la conscience ?

Érasme était extrêmement accessible aux considérations de sentiment, et c'est lui-même qui nous apprend que « ses liaisons les plus douces étaient avec des Italiens ».

Au milieu des attaques théologiques ou littéraires, qui lui vinrent de leur pays, presque aucun de ces amis ne l'abandonna. De nouveaux étaient venus remplacer ceux que la mort avait pris. Ce ne furent pas les moins dévoués. Érasme n'avait pas connu à Rome l'évêque de Carpentras, plus tard cardinal, Jacques Sadolet. Il se mit en relations par lettres avec ce prélat, l'un des plus nobles représentants de l'action évangélique, en ce temps où l'Évangile s'obscurcissait. Leur correspondance révèle deux belles âmes attristées de l'état du monde, également ennemies des « pharisiens » et des « faux prophètes », imbues presque au même degré de l'esprit italien de la Renaissance, déjà sur son déclin. « Agamemnon souhaitait dix Nestor pour l'armée des Grecs, écrivait Érasme ; combien je souhaite plus ardemment dix Sadolet pour l'Église du Christ ! »

La pensée de telles amitiés et de tels hommes soutint le courage d'Érasme, dans la vie très troublée qui fut la sienne après

que Luther eut paru. L'hospitalière nation ne sortait pas de sa mémoire. « Celui qui a bien vu l'Italie, dit Goethe, ne peut jamais être tout à fait malheureux. » L'humaniste du xvr^e siècle expérimentait déjà cette consolation du souvenir. Placé au milieu du champ de guerre des partis, il était en butte à toutes les infamies de l'attaque personnelle, aux calomnies d'une polémique enflammée, avivée par les passions religieuses. Que de temps perdu pour les lettres, dans ces livres employés à justifier sa sincérité, à expliquer des phrases très claires de ses écrits qu'on s'obstinait à ne pas comprendre ! à répondre à des accusations d'ivrognerie, à réfuter des adversaires dont l'argument le plus sérieux et le plus sûr consistait à le traiter de bâtard ! Comme elles étaient loin, les années heureuses d'Italie, les doctes réunions chez Manuce, les visites au cardinal Riario et à Jean de Médicis ! Ces images du passé revenaient souvent à notre Érasme, dans sa vieillesse douloureuse, alors que les Hutten, les Scaliger, les Bédæ, les Stunica, aventuriers et théologiens de tous les camps, ameutés

contre lui dans l'Europe entière, troublaient de leurs cris ses graves études et jetaient sur sa table de travail des monceaux de pamphlets.

Pour fuir ces luttes mesquines qui gaspillaient son génie, il a pensé souvent à retourner à Rome « passer ce qui lui restait de vie parmi les savants et les bibliothèques ». Sa correspondance est pleine de projets de ce genre, tour à tour abandonnés et repris. Hélas ! quand il aurait eu besoin d'y être, il ne pouvait plus s'y rendre. Ce grand voyageur depuis longtemps ne voyageait plus. Au pape Adrien VI, qui s'étonnait de ses hésitations, le vieil Érasme répondait qu'il n'était plus assez sain ni solide pour traverser les Alpes : « La route est longue, disait-il ; je ne puis m'exposer à la neige des montagnes, aux poêles dont l'odeur seule me fait évanouir, aux auberges sordides et immondes, aux vins âcres qui me rendent malade rien qu'à les goûter. Vous me dites : Venez à Rome. C'est comme si vous disiez à l'écrevisse de voler ; elle répondrait : Donnez-moi des ailes. Et moi je vous répons :

Rendez-moi la jeunesse, rendez-moi la santé ! »

Lorsqu'en 1535 Paul III l'appela pour faire de lui un cardinal, c'était une dernière dérision de la fortune pour cet infirme, aux souffrances toujours plus cruelles, qui n'attendait plus que la mort. Érasme tenait fort peu aux honneurs romains ; mais il aimait Rome et les hommes qui, au cœur même du catholicisme, représentaient si dignement l'esprit nouveau. C'est auprès d'eux, s'il l'avait pu, qu'il serait venu mourir, lui qui écrivait : « Mon âme est à Rome, et nulle part au monde je n'aimerais mieux laisser mes os ».

Le voyage d'Érasme lui avait révélé la Renaissance dans sa plénitude. Il ne l'oublia jamais et, le jour où la cause de l'Italie et celle du catholicisme parurent unies, il paya sa dette à l'une en restant fidèle à l'autre. Il avait gardé dans les yeux l'ineffaçable tableau de ce qu'il avait vu au delà des Alpes. Cet amour si vif du beau, des lettres, de la philosophie, cette ouverture de l'intelligence sur toutes choses, ce dévelop-

pement libre et varié de la culture humaine dans une doctrine religieuse immuable et sûre, les lettres honorées avec éclat et servies avec passion, les arts se souvenant de l'antiquité pour interpréter le christianisme, cette synthèse de deux mondes et de deux génies que représente un Raphaël et qui n'a plus reparu dans l'humanité, ce fugitif idéal de l'Italie de Léon X, c'était aussi l'idéal d'Érasme.

Il le vit bientôt compromis par l'essor de la Réforme. Après une courte illusion, il comprit que ses plus chères amours, les lettres, risquaient d'être englouties dans la tempête théologique. Les bruyants acteurs, comme il disait, de la terrible tragédie, les anabaptistes et les sacramentaires, avaient de tout autres soucis que la philosophie chrétienne. Luther écrivait en allemand, *germanice* ! et se moquait, dans son grossier langage, des humanistes et des humanités. Les érudits les plus sincères, et Mélanchthon lui-même, étaient emportés par ce flot tumultueux, si contraire au véritable courant de la Renaissance ; ils renonçaient à culti-

ver les esprits pour faire la besogne, qu'ils croyaient plus utile, d'éclairer les âmes. L'Allemagne, pleine du bruit des prêches et des armes, n'avait plus de loisirs. Érasme pouvait-il hésiter longtemps ?

Toutefois, s'il embrassa la cause que lui désignèrent sa conscience et ses souvenirs, ce fut avec peu d'illusion. Il prévoyait, dans toutes ces luttes sans mesure et sans respect, dans les violences des deux partis, dans cette bataille si mal engagée, la perte prochaine des conquêtes de l'âge précédent, l'amoindrissement de ce noble esprit antique retrouvé par l'Italie. On peut regretter qu'Érasme et ses amis de Rome n'aient pas dirigé leur temps ; peut-être l'histoire n'aurait-elle pas à déplorer « la banqueroute de la Renaissance ». Mais le monde n'écoute pas les hommes sages, mesurés, prudents. les croyants sans fanatisme et les hardis sans témérité. Le monde, dit Érasme, est gouverné par la Folie.

FIN

TABLE

TABLE

AVANT-PROPOS.....	5
SONNET LIMINAIRE.....	11
ÉRASME ET L'ITALIE.....	13
CHAPITRE I.....	16
CHAPITRE II.....	37
CHAPITRE III.....	51
CHAPITRE IV.....	62
CHAPITRE V.....	79

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

NEW YORK

CE CAHIER, LE TROISIÈME DE LA
PREMIÈRE SÉRIE, A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 15 MARS 1925,
PAR PROTAT FRÈRES, A MACON.
OUTRE LES 1500 EXEMPLAIRES
MIS DANS LE COMMERCE, IL A
ÉTÉ TIRÉ CXLVI EXEMPLAIRES,
DONT X SUR VERGÉ D'ARCHES,
VI SUR PAPIER DE MADAGASCAR ET
CXXX SUR VÉLIN D'ALFA, NUMÉROTÉS
DE I A CXLVI, ET DITS DE PRESSE.

ONT DÉJÀ PARU DANS CETTE PRE-
MIÈRE SÉRIE : DÉLIBÉRATIONS, PAR
GEORGES DUHAMEL. — LA TABLE QUI
PARLE, PAR STÉPHANE LAUZANNE.

cp.

inv

LES CAHIERS DE PARIS

11, rue du Départ (14^e)

PARIS

3620
/ 1120

Prix de ce cahier : 14 fr.

(à l'abonnement : 10 fr.)



Nolhac, P.de

92
Er/n

Erasme et l'Italie

78273

78273

92
Er/n



T5-ANW-237